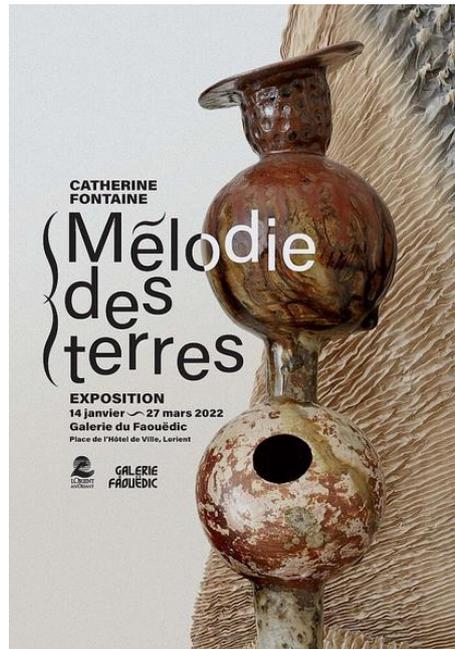


Catherine Fontaine  
*Mélodie des terres*  
Galerie du Faouëdic LORIENT



L'image retenue pour la communication de l'événement s'appuie sur deux œuvres qui ne sont pas exposées ensemble mais, en suggérant une voile derrière un mat, la composition relance le propos de l'artiste en l'inscrivant sur un territoire tout en le dépassant. *Mélodie des terres* est un chant né à Lorient, à partir d'horizons pluridisciplinaires. Ce chant appelle le visiteur à prendre le large. Le mat, extrait de *Hommage à Derek Jarman* est une céramique qui interroge la fonction totémique de la sculpture, peut-être s'agit-il d'une invitation à cultiver son jardin mental, à prendre exemple sur Jarman et sa manière d'investir son cottage à Dungeness. La voile nous rappelle que [Catherine Fontaine](#) travaille le tissu depuis très longtemps, avec une pratique exploratoire qui ne connaît pas les frontières.

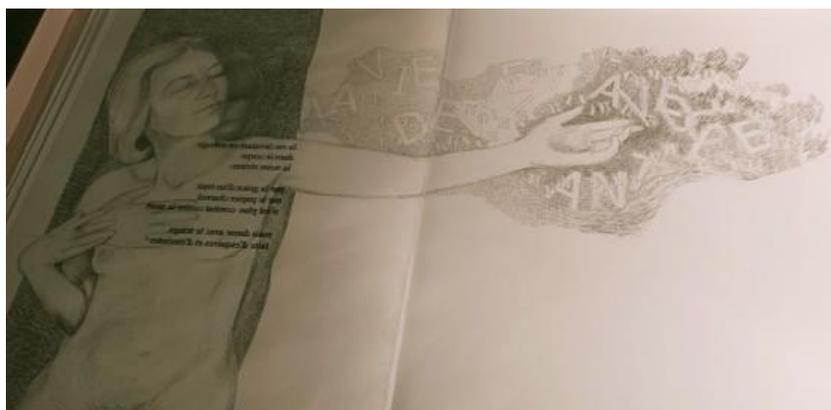


*Neige de mots* : les lettres en porcelaine se transforment en goutte de nuages, avec une multitude de nuances grises. Ce qui ressemble à une pluie de poèmes ou un immense calligramme revendique son autonomie grâce aux bols disposés à les accueillir, à même le sol. Ces récipients, travaillés avec des cendres, patientent au sol comme deux mains accolées face au jet d'une fontaine dont on voudrait boire l'eau. Le geste s'est fondu dans des bols qui n'ont plus besoin d'être maintenus pour savourer les mots qu'ils vont recueillir. Le goutte à goutte de la poésie pure vient tout juste de commencer.



L'installation palpite sous les éclairages, les ombres projetées forment parfois des axes que nous imaginons prêts à calculer des surprises. C'est une averse sémantique qui se déploie depuis le plafond et se répand au milieu d'une course. Quelques piliers montrent le chemin, quelques lettres gisent à terre, épuisées par la longueur de leurs phrases, mais le labyrinthe est fragile. Fragile et musical ; il est permis de circuler dans cette *Neige de mots* mais la prudence est requise, un geste maladroit a vite fait de faire sonner les phrases...

Le verbe est un lien puissant, il nous fait circuler dans l'exposition comme dans un paysage. Le déploiement des œuvres dans l'espace est construit comme un livre aux pages transparentes. Tout se passe comme si *Le message des pères* était sorti de son coffret, de ses calques, de ses pages pour dialoguer avec les autres ouvrages et avec la plasticité des matériaux prélevés directement ou non dans la nature



La figuration (*Sous le ciel de la guerre, Le message des pères*) est travaillée à coups de petits traits, comme un burin entaillant la matière. Des incisions que l'on retrouve parfois à la surface des céramiques ou dans le plissage des tissus, des gestes détachés de la sculpture au profit de surfaces bidimensionnelles ou scripturales.



Les surfaces sont enrichies de matières, à la recherche de confrontations entre figuration et abstraction, avec la lettre comme matériau universel. Les lettres, les mots sont des figures de proue qui se gardent bien d'enfermer la phrase. Les références sont là, Alechinsky rappelle que l'écriture et le dessin sont travaillés de la même manière. Virginia Woolf (*...& il y a le moule de la phrase, qui demande à être rempli*) et Marie-Hélène Lafon (*...Habiter la phrase comme on habiterait un pays*) sont convoquées et traitées sur le même plan que les œuvres accrochées aux murs. Tout est langage mais rien n'est discours, les formes s'interpellent dans les espaces majestueux de la [galerie du Faouëdic](#).



Quelques tissages, qui ne sont pas sans rappeler les tressages de François Rouan, viennent confirmer que l'artiste reste attachée à la valeur étymologique des mots. Si texte et tissu ont la même racine latine, plusieurs œuvres se présentent comme des parures chamaniques et laissent penser que l'art n'exclut pas une approche incantatoire. Et là, nous pouvons revenir à Virginia Woolf qui rêve d'écrire quatre lignes à la fois parce que Catherine Fontaine utilise plusieurs technicités à la fois dans un même état d'esprit.



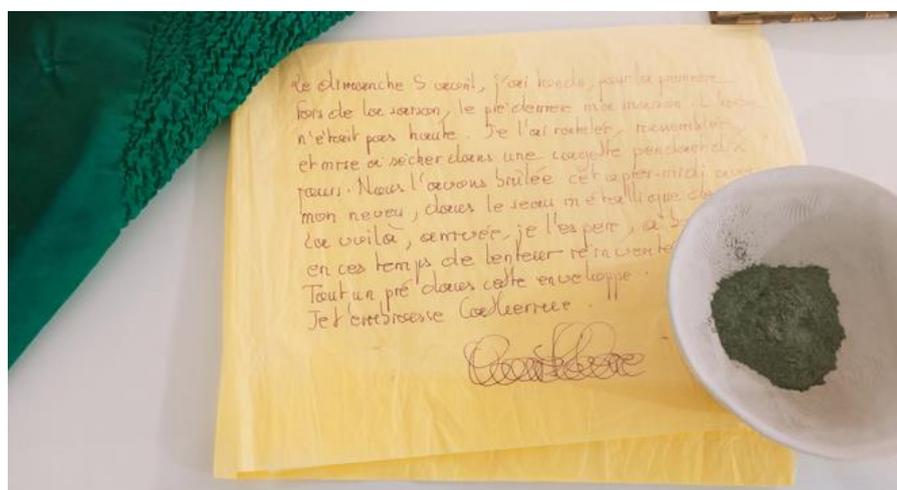
Les assemblages céramiques/minéraux, céramiques/tissus, céramiques/céramiques, relèvent d'hybridations qui rendent hommage à notre monde racinaire. La coexistence d'objets, d'artefacts, est source de pensées. Observer, c'est ouvrir une formule qui utilise la

technique du compactage ou du rébus pour engendrer des rêveries. Tout est expérimentation, jusque dans la fabrication des objets par l'artiste comme un dialogue permanent avec le monde. Les bols se font nids, refuges. Curieusement, le végétal n'est pas présent mais représenté. Ou réduit en cendres pour mieux renaître dans l'émaillage des céramiques (voir ci-dessous le courrier de Marie-Hélène Lafon brûlant les herbes de son pré dans le Cantal pour en offrir les cendres à Catherine Fontaine. La symbolique est totale). Ou en attente, si l'on prend soin de comprendre les vases-livres : c'est le minéral qui engendrerait la vie.

Tornades ou tempêtes : la (re)présentation du mouvement mérite d'être questionnée, que ce soit dans les dessins, où l'observation est directe, dans les plissages de tissus, qui invitent à méditer sur les tempêtes cosmiques. L'immobilité des céramiques et, surtout, la suspension des lettres de l'installation *Neige de mots*, définissent en creux ce que la référence à Orphée donne à imaginer. *Le promeneur d'Alep* redistribue la douleur au sein de l'exposition, c'est un livre ouvert sur l'effondrement du monde : de quoi l'art nous délivre-t-il ?



Les illustrations du *Jardin d'Orphée* semblent abstraites alors qu'il ne s'agit peut-être que de simples prélèvements effectués dans la nature à travers ses déchets et ses paysages. Le hasard commande d'être écouté. Frottages, empreintes, encrages, glacis... entre le monde de la montagne (Savoie de son enfance) et celui de l'océan (Lorient adoptive), l'artiste chemine au milieu de signes puissants ; tout se passe comme si l'œuvre était un horizon provisoire, juste une étape pour l'œil occupé à parcourir son chemin.



Le cadeau de Marie-Hélène Lafon